

Essai

Number 123, Summer 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64452ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

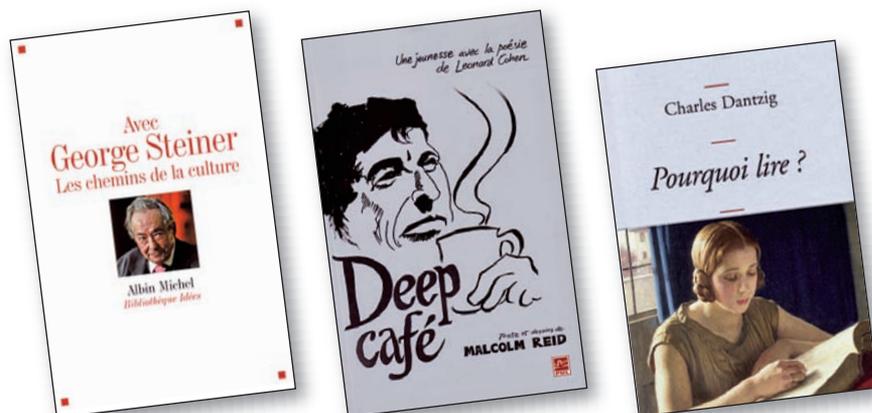
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2011). Review of [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (123), 46–55.



Collectif

**AVEC GEORGE STEINER
LES CHEMINS DE LA CULTURE**

Albin Michel, Paris, 2010,
253 p. ; 33,95 \$

Georges Steiner est un homme de savoir et de culture. Auteur de plus d'une trentaine d'essais, ce penseur a orienté la majeure partie de sa réflexion autour de la culture, de sa découverte à son enseignement. Tant et si bien qu'au fil du temps, nombreux ont été celles et ceux qui ont été touchés autant par son érudition que par sa pensée humaniste.

En juin 2009, il était l'invité d'honneur d'un colloque intitulé « George Steiner, philosophe de la culture et de la transmission » qui s'est déroulé à l'Université de Nantes, et dont l'objectif était de « rendre hommage au penseur, au savant et à l'humaniste ». Organisée avec une rigueur toute universitaire, cette rencontre fut surtout l'occasion, selon un des participants, « d'accorder un temps à la rêverie esthétique et culturelle, rêverie savante mais fermée aux excès de l'érudition, qui anime l'œuvre de George Steiner ».

Ils seront douze, des professeurs et des chercheurs pour la plupart, à souligner l'importance de l'œuvre de Steiner. Pour ce faire, ils prennent appui sur un ou plusieurs de ses livres et effectuent une réflexion non seulement autour du propos des livres mais sur l'esprit de leur

auteur. Le collectif s'ouvre sur un texte de Steiner, où le penseur imagine la rencontre entre un musicien, un mathématicien et un poète, chacun démontrant que son langage est universel. Les articles qui suivent se donnent à lire comme autant de dialogues entre penseurs d'hier et d'aujourd'hui.

Ce livre, qui constitue surtout un hommage à Steiner, laissera sans doute les amoureux du philosophe et essayiste sur leur faim mais il saura vraisemblablement satisfaire les exigences des chercheurs universitaires, surtout ceux de l'Hexagone.

Manouane Beauchamp

Malcolm Reid

**DEEP CAFÉ
UNE JEUNESSE AVEC LA POÉSIE
DE LEONARD COHEN**

Presses de l'Université Laval, Québec, 2010,
161 p. ; 19,95 \$

Le titre de cet ouvrage a pour origine le premier vers du poème « Cherry Orchards », tiré du quatrième recueil de Leonard Cohen, *Flowers for Hitler* (1964) : « From my deep café I survey... » Ce « deep café » réfère directement aux lieux de réflexion de la bohème montréalaise anglophone des « sixties », contemporaine de l'affirmation, de la montée de la contre-culture canadienne-française, notamment avec la naissance de *Parti pris* en 1963.

Essayiste, poète et journaliste, Malcolm Reid est avant tout un homme de culture qui a désiré nous comprendre. Il vient d'un « ailleurs », d'une famille canadienne-anglaise d'Ottawa, cultivée, éclairée, socialiste, écrit-il. Nous le suivons dans les périples et dédales de cette « Bohémian Montreal », une ville dans la ville, celle des arts et des lettres située dans l'ouest de la grande cité, ce « Montréal des arts et de l'errance, qui avait ces deep cafés ». Et toutes les revendications du Québec de l'époque – les glorieuses années 1960 – seront observées par Reid s'imprégnant de l'œuvre poétique de Leonard Cohen qui accompagne, en quelque sorte, nos grandes mutations sociales et culturelles ainsi que, bien sûr, le parcours de l'auteur.

Reid nous amène avec lui, revisite – il était, à cette époque, dans la vingtaine – ces années importantes : c'est comme si nous y étions... vagabondant dans un Montréal explosif, cette scène montréalaise colorée par les éclats d'une contre-culture jetés à la figure d'un monde jugé aliéné, pourfendant les renégats du capitalisme et les tenants de traditions périmées. Nous sommes d'emblée placés, avec cet ouvrage, sur cette vaste « scène » (« the Montreal scene ») sur laquelle – dans la foulée de la Révolution tranquille – vont se dérouler des changements profonds à tous les niveaux de la société. Et tout cela nous est raconté directement en français et, précisons-le, par un individu loin de ses racines, qui a voulu comprendre les enjeux fondamentaux de ce temps. L'œuvre de Cohen sera, dans ce livre, comprise constamment comme un leitmotiv servant à incarner le parcours de l'auteur en « Terre-Québec », plus spécifiquement à Montréal : lieu des ancrages de nos contre-cultures (anglophone et francophone).

Cet essai à caractère autobiographique est bien documenté, vivant, vivace grâce à un propos incarné dans les enjeux d'une époque, ce qui lui donne une couleur inédite loin de l'abstraction fade de certains essais portant sur des périodes-clés de notre histoire. Un livre de paroles, tout en finesse et en intelligence, nous est donc offert.

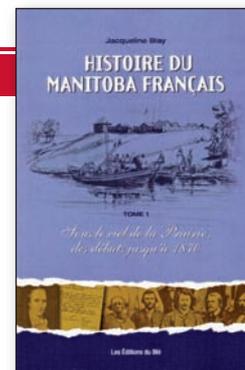
Gilles Côté

Ancienne présidente de la Société historique de Saint-Boniface et de la Maison Gabrielle-Roy, Jacqueline Blay avait déjà fait paraître en 1987 un livre injustement méconnu sur les difficultés de faire reconnaître le caractère officiel du français au Manitoba : *L'article 23, Les péripéties législatives et juridiques du fait français au Manitoba, 1870-1986* (Du Blé). Elle vient de publier le premier tome de son *Histoire du Manitoba français*. Je croyais qu'il existait déjà dans notre langue plusieurs ouvrages sur ce sujet, mais ce n'est pas le cas.

Dans ce premier tome sous-titré *Sous le ciel de la Prairie, des débuts jusqu'à 1870*, Jacqueline Blay raconte les premières explorations faites par Pierre-Esprit Radisson dès 1659, à la recherche d'une hypothétique « mer de l'Ouest ». Rapidement, la Compagnie de la Baie d'Hudson servit de pivot à une nouvelle économie axée sur la traite des fourrures ; en réalité, l'institution gérait également toute la vie « sociale, scolaire et même politique » de la région. Au XIX^e siècle, le diocèse de Saint-Boniface était immense et couvrait un territoire de 1520 milles de long sur 1300 milles de profondeur. Les oblats et les sœurs grises ont dynamisé la vie sociale manitobaine. On comprend qu'à l'origine ce lieu était une sorte de rêve d'une province où vivraient ensemble francophones, anglophones, autochtones et Métis. Officiellement, le Manitoba passera du statut de « territoire » à celui de province canadienne trois ans après la Confédération de 1867. Reproduite en fac-similé, une « Liste des Droits » résume en une page les revendications du « peuple de la Terre de Rupert et du Nord-Ouest » pour entrer dans la Confédération canadienne. Le premier tome se termine au moment où Louis Riel (1844-1885) dirige l'ancienne colonie de la Rivière-Rouge, sans que quiconque se doute de ce que sera son destin tragique. C'est d'ailleurs lui qui avait suggéré en 1870 le nom définitif de sa province ; le mot « Manitoba » signifie : « le Dieu qui parle ».

On nous annonce quatre autres tomes à paraître. Jacqueline Blay a entrepris une somme importante, très bien documentée, écrite dans un style vivant, jamais moralisateur ni revanchard. Beaucoup de lettres d'époque et d'extraits de monographies anciennes sont cités, dont *l'Esquisse sur le Nord-Ouest* (1869) de Mgr Taché. Cette *Histoire du Manitoba français* sera indispensable à toutes les bibliothèques publiques.

Yves Laberge



Jacqueline Blay

HISTOIRE DU MANITOBA FRANÇAIS

T. I, SOUS LE CIEL DE LA PRAIRIE, DES DÉBUTS JUSQU'À 1870

Du Blé, Saint-Boniface, 2010, 361 p. ; 34,95 \$

Charles Dantzig

POURQUOI LIRE ?

Grasset, Paris, 2010, 249 p. ; 29,95 \$

Le lien qui existe entre un lecteur et ses livres est des plus intéressants à analyser. Dans le cas d'un romancier, cette relation est d'autant plus importante qu'elle se confronte aux créations de ses pairs. C'est précisément cette relation que Charles Dantzig explore dans cet ouvrage à travers une série d'observations sur l'univers du livre par lesquelles il tente, ultimement, de trouver réponse à la question « pourquoi lire ? »

Il faut dire que le livre est un objet hautement symbolique. Son invention – qu'il ne faut pas confondre avec celle de

l'imprimerie – remonte à la nuit des temps et il n'y a pas une époque qui n'ait connu son lot de faux prophètes pour prédire à tort sa disparition. Au fil des pages de *Pourquoi lire ?*, l'auteur décline les raisons qui font en sorte qu'ouvrir un livre est une expérience des plus extraordinaires et il propose une réflexion autour de chacune d'elles. En présentant ses lectures préférées (tout autant que les auteurs qu'il abhorre), il nous fait part de ses pérégrinations intellectuelles à propos du livre, celui que l'on achète ou que l'on emprunte à un ami, celui imprimé sur du papier journal de mauvaise qualité ou celui que l'on désigne sous l'appellation de beau livre.

Bref, voilà un ouvrage qui réunit des idées et des analyses aussi disparates que

divertissantes à propos du livre, de la lecture et de tous les plaisirs qui en découlent. Puisque l'auteur aborde une grande variété de sujets et énonce ses pensées sans vraiment s'imposer de ligne directrice autre que le thème du livre, il est normal que certains passages soient d'un ennui à faire sauter des paragraphes au grand complet. Si cet essai contient son lot de passages amusants ou intéressants, il ne possède pas la profondeur d'*Une histoire de la lecture* d'Alberto Manguel, ni le lyrisme du superbe *Sur la lecture* de Marcel Proust.

Malgré tout, certains passages promettent de marquer durablement le lecteur. Comme celui où Dantzig affirme que « lire ne sert à rien. C'est bien pour cela

politique, Acadie, biographie, l'imprimé



que c'est une grande chose. Nous lisons parce que ça ne sert à rien. Quand on pense qu'on peut réussir une carrière dans le CAC 40 [indice boursier] sans avoir rien lu de sa vie ! C'est pourquoi il faut être gentil envers les puissants qui lisent. Ils pourraient faire autre chose ». Divertissant.

Manouane Beauchamp

Pascale Navarro
LES FEMMES EN POLITIQUE
CHANGENT-ELLES LE MONDE ?

Boréal, Montréal, 2010, 129 p. ; 17,95 \$

La journaliste Pascale Navarro signe un troisième essai où elle s'emploie, comme dans les précédents, à vérifier certaines idées reçues quant à la présence des femmes dans l'espace public. Dans *Les femmes en politique changent-elles le monde ?*, l'essayiste interroge l'opinion répandue selon laquelle le visage de la politique serait autre si les femmes étaient au pouvoir.

Son postulat est « que le pouvoir féminin n'existe pas en tant que tel, mais qu'un grand nombre de femmes en politique peuvent changer les lois, règlements et milieux de vie parce qu'elles transmettent dans l'exercice de leur pouvoir les valeurs sociales du groupe auquel elles appartiennent ». Des entrevues avec une vingtaine de politiciennes d'ici, dont les Lise Bacon,

Françoise David, Louise Harel, Monique Jérôme-Forget, Pauline Marois, et une observation attentive de la participation à la chose publique de politiciennes d'ailleurs, telles Angela Merkel, Michelle Bachelet, Ségolène Royal, Hillary Rhodam Clinton et d'autres encore, lui fournissent matière à étayer et à nuancer son hypothèse.

De ces différentes sources d'information certains avis unanimes ressortent, qui ne surprendront personne : les femmes invitées à faire de la politique manquent de confiance en leurs capacités, ont peur du conflit, du jugement des autres, voient l'exercice de l'autorité comme nuisible à l'image de féminité. Plusieurs politiciennes en exercice souhaiteraient un assainissement de la vie politique où elles disent observer encore trop souvent un manque de transparence et d'éthique, des conflits d'intérêts, de la manipulation sous couvert de stratégie et un mode de financement des partis souvent trouble. Elles disent apprécier le pouvoir comme un outil et non comme une fin en soi. En revanche, toutes sont d'avis que malgré les horaires impossibles, les accrocs à la vie privée et surtout le nécessaire haut niveau de confiance en soi que cette carrière exige, les femmes doivent occuper l'arène politique. Car, comme l'histoire l'enseigne, les gains obtenus par les femmes l'ont été à la suite de dures luttes de la part de pion-

nières qui, ce faisant, ont fait avancer la démocratie dont la représentation égale des femmes et des hommes est un symbole généralement admis.

Pierrette Boivin

Félix-Antoine Savard
LES ACADIENNES

David, Ottawa, 2011, 245 p. ; 30 \$

Plus encore que le poème *Louise de Sinigolle*, mis au jour et présenté en 2001 par Réjean Robidoux, aux mêmes éditions David, le drame lyrique *Les Acadiennes* est une œuvre inachevée à laquelle Félix-Antoine Savard a travaillé durant plus d'un demi-siècle. Inspiré de la Déportation des Acadiens, le texte projeté devait illustrer le retour à Grand-Pré de gens exilés à Boston en 1755. Le dossier préparé par Yvan G. Lepage réunit une « forêt de fragments », manuscrits pour la plupart, souvent non datés, et couchés au recto ou au verso de supports de toutes natures, sous des encres variées : calepins, cahiers d'écolier, fiches, carnets reliés, feuillets quadrillés, réglés ou marbrés, cartons d'invitation, bouts d'enveloppes, cartes de Noël, papier à en-têtes multiples, le tout volontiers accompagné de dessins.

Ces manuscrits portent les innombrables ratures, reprises, hésitations et repentirs qui témoignent à l'envi de l'incessant et obsédant labeur d'un écrivain exigeant en perpétuel état de création, consignait sans relâche notes, plans d'ensemble, esquisses de scènes ou de personnages, canevas d'épisodes, amorces de vers... Félix-Antoine Savard fut véritablement hanté par ce projet qui ne sera finalement jamais mené à terme et dont ne subsistent que deux avant-textes fort incomplets : une « prose biblique rythmée » crayonnée en 1950, et sa reprise en 1977. Quoique très partielles, ces ébauches portent la marque d'un homme de lettres connu pour son irréprouvable tendance lyrique, sa constante inspiration religieuse et sa nette attirance pour le théâtre antique, celui d'Eschyle en particulier, avec ses chœurs. À plusieurs reprises, les fragments mentionnent également les sources con-

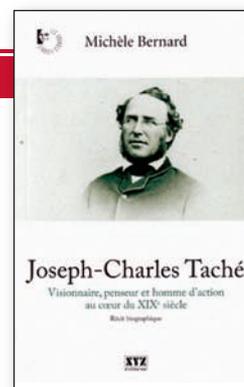
Biographie de Joseph-Charles Taché

Le personnage méritait ce portrait prenant et ce traitement nuancé, pénétrant, respectueux. Joseph-Charles Taché a beau avoir la mèche courte dès son adolescence, il marque si profondément et si utilement une incroyable diversité de domaines qu'il était temps de lui rendre justice. C'est chose faite grâce à la biographie fouillée, stimulante, généreuse autant que peu complaisante que lui consacre Michèle Bernard.

L'adolescent né à Kamouraska, dans un décor où le Saint-Laurent cherche déjà à se faire traiter de mer, s'ennuie au Séminaire de Québec et le fait savoir. Parvenu au stade des études supérieures, il obtient pourtant sans soubresaut son diplôme de médecin. À peine aura-t-il le temps de tester son art à Rimouski que le destin lui fait emprunter un premier détour. Lors d'un quasi-nauffrage sur le fleuve, il manifeste une telle générosité à l'égard des vies que menace la tempête qu'on le presse d'assumer un rôle politique dans la municipalité. Il met le doigt dans l'engrenage et le voilà tour à tour échevin, maire, député. Comme si ses occupations de médecin à Rimouski et de député siégeant à Montréal ne lui suffisaient pas, Taché devient à 28 ans directeur de la Société d'agriculture du Canada-Est. Peu après, ajoutant une autre corde à son arc, il rédige son *Esquisse sur le Canada considéré sous le point de vue économiste*, ce qui lui vaut le poste de commissaire général du Canada à l'Exposition universelle de Paris. Il en ressort avec les plus grands honneurs. Sa longue absence distend ses liens avec la politique active, mais Taché en profite pour manifester quelques autres talents : il dirige *Le Courrier du Canada*, devient membre du bureau des Inspecteurs des Asiles et Prisons de la province du Canada, participe à la fondation de la revue *Les soirées canadiennes*, devient sous-ministre de l'Agriculture et des Statistiques à Ottawa, élabore un texte sur le fédéralisme dont s'inspirera la Confédération de 1867, établit les règles du premier recensement, rédige des contes, entre en conflit avec Casgrain à propos de droits d'auteur, et quoi encore ?

Sans lourdeur aucune, Michèle Bernard rend patente la fabuleuse polyvalence de ce Pic de la Mirandole local. Homme de conviction, allergique à la contorsion et à la servilité, résolument ancré dans la perspective ultramontaine, Joseph-Charles Taché est ici saisi sur le vif : ce qu'il touche, il se l'approprie, le renouvelle et le restitue à son peuple dans une synthèse qui favorise la durée, la transparence, la gestion. Belle biographie d'un méritant.

Laurent Laplante



Michèle Bernard

JOSEPH-CHARLES TACHÉ

VISIONNAIRE, PENSEUR ET HOMME D'ACTION AU CŒUR DU XIX^e SIÈCLE

XYZ, Montréal, 2011, 170 p. ; 20 \$

temporaires mises à profit : Pamphile Le May, Henri-Raymond Casgrain, Émile Lauvrière et tout particulièrement un article de 1908 du sénateur Pascal Poirier.

Le dossier des *Acadiennes* comprend aussi trois pertinentes annexes : des passages inédits du journal de l'auteur ont permis à l'éditeur de tracer d'abord un tableau récapitulatif de l'évolution de sa pensée et de son projet, puis d'établir la genèse de l'œuvre. Suit une chronologie détaillée de Félix-Antoine Savard rappelant les grandes étapes de son parcours de prêtre, de professeur et d'écrivain.

Si la lecture de ces nombreux fragments demeure souvent difficile, insatisfaisante,

déroutante même à cause d'incohérences, on saura gré à Yvan G. Lepage d'avoir constitué un dossier retraçant la lente maturation d'une réflexion et d'une écriture en marche, celle-là même qu'il avait pu apprécier en 2004 lorsqu'il a révélé, dans son édition critique de *Menaud maître-draveur*, les douze « états » de ce magistral roman-poème. Félix-Antoine Savard est un écrivain patient, au double sens étymologique et courant du terme, et la présente publication fait découvrir à la fois les besoins de rigueur et de perfection d'un auteur exceptionnel et la persévérance et la minutie d'un exégète chevronné.

Jean-Guy Hudon

Robert Darnton

APOLOGIE DU LIVRE

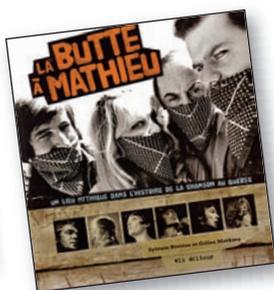
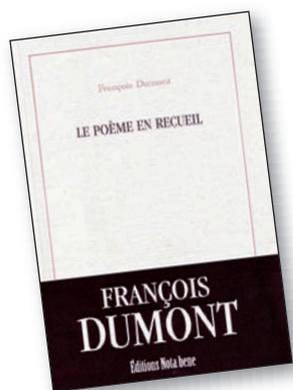
DEMAIN, AUJOURD'HUI, HIER

Trad. de l'anglais par Jean-François Sené

Gallimard, Paris, 2011, 218 p. ; 29,95 \$

Cette traduction de *The Case of Books, Past, Present, and Future* se présente comme « une apologie du texte imprimé ». Devant les livres audio, électroniques (« Kindle books »), ceux qui sont reproduits intégralement dans Internet et les autres nouvelles formes d'ouvrages, on pourrait conclure que le livre tel que nous le connaissons serait désuet. Mais pour l'historien Robert Darnton, longtemps

Essai sur la poésie, histoire, histoire de la chanson



bibliothécaire à Harvard, le livre papier demeure plus que jamais nécessaire. Les nouveaux outils électroniques opèrent une sélection parmi les titres disponibles, laissant de côté des ouvrages importants, surtout pour les chercheurs. Bien sûr, l'auteur reconnaît les bienfaits des moteurs de recherche comme « Google Book Search » qui rend accessibles une infinité de titres à ceux qui n'ont pas accès à une vraie bibliothèque (à condition d'avoir un branchement au réseau Internet). En revanche, il identifie une quantité importante de titres qui restent rares ou méconnus parce qu'ils ne sont répertoriés dans aucune banque de données. Il faut répéter que les meilleurs vendeurs ne sont pas les livres les plus significatifs, surtout dans le cas des monographies, comme le prouvent les faibles ventes des presses universitaires en général. Une surabondance de livres commercialisés par des intérêts privés n'implique pas forcément un savoir pertinent et exhaustif. En ce domaine, la perfection existe déjà et se trouve dans les bibliothèques publiques.

Comme d'autres avant lui – dont le romancier étatsunien Nicholson Baker dans son livre polémique intitulé *Double Fold, Libraries and the Assault on Paper* –, Robert Darnton constate que bien des bibliothèques publiques détruisent sans

aucun remords une grande quantité de journaux, revues et livres anciens sous prétexte que tous ces documents seraient désormais préservés à jamais sous forme numérique, sans égard pour les éditions originales. À ce réflexe déjà institutionnalisé s'ajoute ce qu'il nomme l'idéologie de l'obsession de l'espace dans les grandes bibliothèques qui ont « diabolisé le vieux papier ».

Cet excellent essai d'un penseur important me rappelle les travaux essentiels de l'éditeur André Schiffrin livrés dans *L'édition sans éditeurs*, *Le contrôle de la parole*. On lit l'*Apologie du livre* de Darnton avec un grand intérêt, tout comme son *Édition et sédition*, paru dans la même collection. Grâce à de tels titres, la collection « NRF Essais » se porte décidément très bien.

Yves Laberge

François Dumont LE POÈME EN RECUEIL

Nota bene, Québec, 2010, 137 p. ; 23,95 \$

Dans les essais sur la poésie, on s'intéresse souvent au poème lui-même, à sa mécanique interne, en le mettant parfois en parallèle avec d'autres textes plus ou moins proches sémantiquement ou formellement ou complètement opposés pour en faire surgir la particularité. Peu,

en effet, se sont arrêtés à la structure propre du recueil et à son contexte éditorial. Le poème fait partie d'un tout. Sa place parmi les autres n'est pas fortuite, elle a un sens, qui influence le reste, même dans le cas d'une anthologie.

C'est dans cette perspective que se situe la réflexion de François Dumont, poète, essayiste et professeur à l'Université Laval. Il analyse ainsi les ouvrages de cinq poètes québécois chez qui « l'écriture du recueil constitue [...] une part importante de la poétique » : *Les solitudes* d'Hector de Saint-Denis Garneau, *L'homme rapaillé* de Gaston Miron, *Poèmes des quatre côtés* de Jacques Brault, *Le sens du soleil* de Pierre Nepveu et toute l'œuvre de Roland Giguère. À cette étude s'ajoute un chapitre sur les formes et fonctions de l'anthologie de langue française.

L'ouvrage de François Dumont a nombre de qualités ; en plus de s'adresser au lecteur dans une langue accessible et claire – « je souhaite, écrit-il, que ce livre soit une invitation à la lecture pour toute personne qui, dubitative devant des poèmes, désire continuer sa découverte » –, il sort des sentiers habituels dans l'interprétation de textes canoniques. Il est vrai, et cet essai en est la preuve, que l'on ne peut parler de Miron sans effleurer la question nationale, comme on ne peut passer sous silence la quête d'une libération par le langage chez Giguère, mais l'attention de Dumont se porte, et nous amène, vers ce récit de soi et des autres (ou du pays) dans lequel s'inscrit le recueil. Comment, pour le poète, cet épisode du récit s'est-il construit ? A-t-il été seul à lui donner sens ? Dans le cas de Saint-Denis Garneau et de ses *Solitudes*, par exemple, ce sont d'anciens compagnons, après sa mort, qui ont décidé des poèmes à publier et de leur ordre ; par le fait même, ils ont choisi de donner une tournure tragique à l'« histoire » que constitue l'œuvre complète.

On souhaite que cette exploration se continue. Les recueils d'autres poètes, peut-être moins « classiques » ou institutionnalisés, mériteraient un même éclairage.

Judy Quinn

Confession

« Je détestais ma mère parce que je la désirais de diverses façons, toutes inqualifiables. » C'est l'aveu que fait James Ellroy au début de *La malédiction Hilliker* où il revient, après *Ma part d'ombre* paru en 1995, sur l'assassinat de sa mère, Jean Hilliker, alors qu'il n'avait que dix ans. Si *Ma part d'ombre* se lisait comme un rapport d'enquête sur un meurtre, *La malédiction Hilliker* se lit comme la confession d'un « serial lover » un rien incestueux.

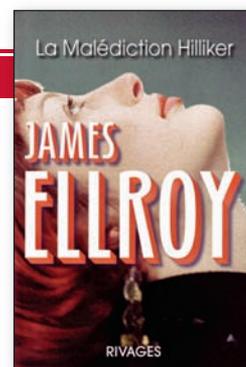
Toute sa vie, Ellroy a été obsédé par les femmes, surtout par celles qui avaient l'allure et la dégaine de sa mère. Éros et Thanatos se trouvent ainsi très tôt liés à son désir amoureux. Il le sait, sa libido porte en elle quelque chose de destructeur, d'où la malédiction dont parle le titre. Il en donne pour preuves ses virées d'adolescent pour épier la nudité des jeunes filles de bonnes familles, ses introductions par effraction pour violer leur intimité, sa consommation effrénée de drogue et d'alcool – jusqu'au coma éthylique à 29 ans – ou ses séances de masturbation compulsive.

Au cours des années, il connaîtra des périodes d'accalmie amoureuse, voire de bonheur domestique. Mais, chaque fois le fantôme de Jean Hilliker viendra exiger son dû. Il faut savoir qu'Ellroy s'est toujours senti responsable de la mort de sa mère parce qu'il l'avait souhaitée peu de temps avant qu'elle ne soit assassinée. Cette culpabilité réveille alors ses vieux démons – goût morbide de l'obscurité, voyeurisme, obsessions hallucinatoires – et finit par lui aliéner l'amante du moment. Le même scénario se répète à chaque histoire d'amour.

Si le propos du livre est un peu répétitif, on ne peut reprocher à la plume de l'écrivain de manquer de souplesse tant elle joue sur les variations stylistiques et les ruptures de ton ; Ellroy passant dans le même chapitre de l'admonestation à l'envolée poétique, de la description froide à l'allégorie, du trivial au grandiloquent. Au point où le lecteur en est parfois dérouté.

À lire *La malédiction Hilliker*, les amateurs n'apprendront rien d'essentiel sur Ellroy, si ce n'est quelques détails triviaux (dont sa fixation sur la contralto Anne Sofie von Otter). Ceux qui ne le connaissent pas devraient plutôt aborder son œuvre par ses grands livres – *American Tabloid*, *Le Dahlia noir* ou *Ma part d'ombre*, par exemple – plutôt que par cet exercice narcissique, par ailleurs éclairant en ce qui concerne la psyché de l'auteur.

Yvon Poulin



James Ellroy

LA MALÉDICTION HILLIKER

MON OBSESSION DES FEMMES

Trad. de l'américain par Jean-Paul Gratias

Rivages, Paris, 2011, 278 p. ; 29,95 \$

Sylvain Rivière et Gilles Mathieu

LA BUTTE À MATHIEU

UN LIEU MYTHIQUE DANS L'HISTOIRE DE LA CHANSON AU QUÉBEC

VLB, Montréal, 2010, 167 p. ; 34,95 \$

L'histoire exhaustive de la chanson québécoise reste encore à écrire et à documenter ; ce livre magnifique et presque inespéré fait néanmoins revivre notre première boîte à chansons, La Butte à Mathieu, située dans les Laurentides, au nord de Montréal. Entre 1959 et 1975, des centaines de chansonniers du Québec s'y produisent : Félix Leclerc, Raymond Lévesque, Claude Gauthier, même Yvon Deschamps et le

quatuor humoristique Les Cyniques, mais aussi des artistes de talent trop vite oubliés : Christian Larsen, Monique Miville-Deschênes, Pierre Létourneau, Georges Dor, Donald Lautrec, les Bozos, et tant d'autres. L'édifice ressemble à une grange ; les spectateurs sont attablés en petits groupes ; la scène semble plutôt réduite et permet peu d'amplification, mais l'effervescence y est perceptible ! Or, ce lieu rustique qui fonctionne sans subventions est déficitaire et doit changer de vocation après 1976. L'endroit sera démolie en 2006 ; toutefois, le Centre culturel de Val-David lui consacre une exposition dès 1995 : *Les mémoires de La Butte à Mathieu*.

Ce livre passionnant ne fait pas que vendre de la nostalgie à bas prix, la liste des artistes s'y étant produits (fournie en annexe) en fait un document d'archives unique sur l'histoire de notre chanson québécoise alors à son apogée.

L'écrivain Sylvain Rivière a demandé au fondateur du lieu, Gilles Mathieu, de partager ses souvenirs. De nombreux témoignages d'artistes ont aussi été inclus : ceux de Jean-Paul Filion, Georges Langford, Claude Léveillée, Pierre Calvé, Louise Forestier. Le texte est vivant ; la documentation réunie avec l'aide de Robert Thérien est abondante et inédite : photographies d'époque, lettres, manus- ▶



crits, coupures de journaux. La couverture du livre détonne cependant par rapport à la qualité de l'ouvrage et à ses illustrations.

On apprécie l'apport parfois sous-estimé de La Butte à Mathieu dans l'histoire culturelle du Québec. Auparavant, seulement quelques disques (comme le formidable 33-tours *Raymond Lévesque à La Butte à Mathieu*, enregistré en 1965) et des souvenirs pouvaient témoigner du dynamisme de cette salle de spectacle et d'exposition, qui servait à l'occasion de scène pour des pièces de théâtre.

Cette mine de renseignements et d'images comble une lacune.

Yves Laberge

Maureen Webb
L'ILLUSION SÉCURITAIRE

FICHAGE, TORTURE...
PERSONNE N'EST À L'ABRI

Trad. de l'anglais par Louis de Bellefeuille
Écosociété, Montréal, 2010, 301 p. ; 30 \$

La peur n'est jamais bonne conseillère.

C'est pourtant par elle que nous sommes dirigés, menés et, plus souvent qu'autrement, malmenés. Bien entendu, cette peur se cache sous un autre visage, un autre nom : l'obsession de la sécurité. Ou, plus précisément : *l'illusion sécuritaire*.

Maureen Webb, l'auteure de ce livre absolument captivant, est avocate et

militante. Elle est également, et avant tout, mère et citoyenne. Aussi s'engage-t-elle, chapitre après chapitre, à dissiper l'illusion, à démonter les mensonges, l'hypocrisie du monde post-11 septembre. Un monde, avouons-le, digne d'un roman de Kafka. Un monde qui, bien qu'étant le nôtre, nous échappe de plus en plus, nous dépasse, nous trahit – et, peut-être, qui sait, finira par nous tuer.

En s'appuyant d'une part sur des recherches extrêmement étoffées et d'autre part sur l'analyse de « cas » de réelles victimes de la chasse aux sorcières imposée depuis bientôt dix ans par le gouvernement étatsunien (un long chapitre est d'ailleurs consacré aux horreurs vécues en Syrie par Maher Arar), Maureen Webb explique et démontre avec clarté et précision les véritables enjeux de la prétendue guerre au terrorisme que mènent à l'unisson pratiquement tous les puissants de la planète. Accroissement inouï du pouvoir des exécutifs gouvernementaux, violation de la vie privée des citoyens, contrôle des populations migrantes, fichage, trafic d'informations plus que douteux, transferts d'individus d'un pays à l'autre, surveillance accrue des groupes dissidents, création de listes noires, torture et censure : en un mot, ce sont les fondements mêmes de la démocratie que les défenseurs de celle-ci attaquent, piétinent et pervertissent sans relâche et sans gêne.

Et, au rythme où les choses progressent, c'est à la mise en place de rien moins qu'un immense « goulag planétaire » que nous risquons d'assister bientôt. Et, si nous ne réagissons pas maintenant, nous en aurons tous été les complices béats.

L'illusion sécuritaire invite donc à la vigilance, appelle à l'inquiétude et à la responsabilité. Et nous en avons grandement besoin. Car lorsque la présomption d'innocence cède le pas à la présomption de culpabilité, c'est la primauté du droit qui fout le camp. Et, sans celle-ci, la vraie sécurité, c'est-à-dire le maintien des mécanismes et institutions visant à protéger nos libertés – entendre : les libertés de chacun – n'est plus, en effet, qu'illusion.

Alexandre Lizotte

Anne-Élisabeth Vallée
NAPOLÉON BOURASSA
ET LA VIE CULTURELLE
À MONTRÉAL AU XIX^e SIÈCLE

Leméac, Montréal, 2010, 255 p. ; 22,95 \$

Plus connu comme père du célèbre politicien Henri Bourassa et gendre de Louis-Joseph Papineau, Napoléon Bourassa (1827-1916) a exercé la profession de peintre en cumulant aussi les fonctions de critique et théoricien de l'art, d'architecte, de sculpteur, de romancier, d'enseignant et de musicien. Dans un essai tiré de sa thèse de doctorat, Anne-Élisabeth Vallée tente de définir et d'évaluer la contribution de l'artiste à la vie culturelle montréalaise dans la deuxième moitié du XIX^e siècle au triple point de vue artistique, pédagogique et théorique. Élève du peintre Théophile Hamel et maître lui-même de disciples connus comme Louis-Philippe Hébert, Napoléon Bourassa eut une carrière prolifique et polyvalente qui s'échelonna sur plus de cinquante ans. Sa participation active à l'essor des milieux lettrés francophones par l'entremise d'associations culturelles comme l'Institut canadien-français et le Cabinet de lecture paroissial lui valut de tisser des liens utiles.

La production picturale et sculpturale diversifiée de Napoléon Bourassa comprend des tableaux d'église, des portraits,

Prix de la Society of Environmental

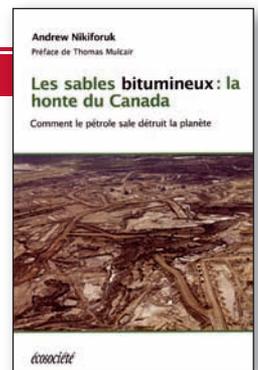
Andrew Nikiforuk est auteur, journaliste et spécialiste des questions environnementales. Son quatrième ouvrage, *Les sables bitumineux : la honte du Canada*, lui a valu en 2009 dans sa version originale anglaise (*Tar Sands*) le premier prix de la Society of Environmental.

Dans les années 1990, le Canada a commencé à exploiter de façon soutenue les sables bitumineux de l'Alberta. C'est ce qui a permis au pays de devenir un État pétrolier et de produire aujourd'hui plus de pétrole que le Texas ou le Koweït. Depuis 2001, il a dépassé l'Arabie saoudite en tant que premier exportateur de pétrole vers les États-Unis. Ce qui, à première vue, apparaît comme un succès attirant de colossales richesses, s'avère selon Andrew Nikiforuk un désastre écologique, social, économique et même politique. D'immenses surfaces de l'Alberta ont été saccagées sans grandes précautions pour l'environnement. D'énormes bassins dénués de revêtement imperméable ont été créés pour recueillir les boues hautement contaminées résultant du procédé d'extraction. Boues dont on ne sait plus trop que faire et qui présentent un risque sérieux. Qu'arriverait-il si une digue se rompait à la suite d'une catastrophe naturelle ? Par ailleurs, l'utilisation de quantités astronomiques d'eau pour extraire le bitume constitue une autre grave atteinte à l'environnement. De plus, le fait de brûler du gaz naturel en quantité importante pour chauffer les sables et en extraire le bitume contribue de façon marquée à la production de gaz à effet de serre. Pas étonnant que « le mégaprojet des sables bitumineux [soit] d'après les Nations Unies l'une des pires zones à risque au monde pour l'environnement ».

Sur le plan économique, l'exportation du bitume a contribué à la hausse rapide du dollar canadien, ce qui a gravement affaibli le secteur manufacturier du Canada en rendant les marchandises canadiennes plus difficiles à exporter parce que plus chères.

Andrew Nikiforuk est également convaincu que la santé démocratique au Canada est fragilisée à cause du développement pétrolier à outrance. Avec ce livre, affirme-t-il, « [il] souhaite lancer un débat éclairé [...] sur l'échelle et le rythme de ce phénomène qui transforme le continent tout entier ».

Gaétan Bélanger



Andrew Nikiforuk

LES SABLES BITUMINEUX : LA HONTE DU CANADA

COMMENT LE PÉTROLE SALE DÉTRUIT LA PLANÈTE

Trad. de l'anglais par Marianne Champagne

Écosociété, Montréal, 2010, 312 p. ; 28 \$

des bas-reliefs, un buste, des médaillons... Présentée sur carton et demeurée inachevée, son *Apothéose de Christophe Colomb* fut une toile remarquée à l'Exposition universelle de Paris, en 1867. Premier concepteur de la peinture murale religieuse au Québec, le créateur a laissé des œuvres d'envergure, dont celles de la chapelle de l'Institut Nazareth et de la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes : Anne-Élisabeth Vallée en fait d'ailleurs une description particulièrement minutieuse.

Napoléon Bourassa enseigna aussi dans des établissements comme l'École d'art et de dessin, l'Institut des artisans canadiens et le collège Sainte-Marie. C'est ainsi qu'il prit part au développement du système d'enseignement des arts. Son projet de

fondation d'une école des beaux-arts ne se réalisa cependant jamais.

C'est toutefois par l'écriture que le peintre a marqué le plus son époque, de l'avis de l'essayiste. À preuve son roman historique *Jacques et Marie*, paru d'abord en feuilleton dans un périodique dont l'écrivain fut l'un des membres fondateurs : la *Revue canadienne*. Le récit de voyage et l'essai politique comptent également parmi ses choix éditoriaux. Ses critiques d'art, surtout, se démarquent nettement des écrits contemporains. Les prises de position y sont claires, intransigeantes même, et ses réflexions sur la nature de l'art et son interprétation, « véritables essais sur l'esthétique et l'histoire de l'art », sont celles d'un érudit dont les nom-

breuses lectures alimentèrent une pensée où coïncident la recherche du beau idéal et celle de Dieu. Napoléon Bourassa souhaitait d'ailleurs une culture canadienne-française reposant sur la foi catholique et le sentiment nationaliste.

L'essai d'Anne-Élisabeth Vallée constitue certes un jalon important dans l'approfondissement de l'œuvre du peintre québécois. On lui reprochera sans doute quelques défaillances. Par exemple, les romans *Charles Guérin* et *Jean Rivard* n'appartiennent pas au genre historique mais au roman de mœurs et de critique sociale. *L'Écho du Cabinet de lecture paroissial* et la *Revue canadienne* ne peuvent guère être classées parmi les « revues spécialisées ». Certaines redites gênent de



même quelque peu : à au moins neuf reprises, notamment, on lit que l'esthétique du peintre s'inspire des théoriciens du renouveau de l'art chrétien ; une seule ligne fait par ailleurs état du musicien que fut Napoléon Bourassa. La démonstration de l'essayiste ne s'en trouve pas diminuée pour autant : l'artiste fut bel et bien un « acteur singulier et majeur de la scène montréalaise au XIX^e siècle ».

Jean-Guy Hudon

Alberto Manguel et Claude Rouquet
CONVERSATIONS AVEC UN AMI
ENTRETIENS

Leméac, Montréal, 2011, 238 p. ; 25,95 \$

La vocation d'intellectuel d'Alberto Manguel prend racine dans son enfance, une enfance peu commune qui étonne à la lecture des entretiens menés puis retranscrits par un ami complice, Claude Rouquet des éditions de l'Escampette. La première langue du jeune Alberto ne sera pas celle de ses parents. Né en Argentine en 1948, de parents immigrants, il passe sa petite enfance en Israël où son père est nommé ambassadeur par le président Perón. À l'ambassade, il est élevé par sa gouvernante, Ellin Slonitz, issue d'une famille juive allemande, qui parle anglais et allemand, les deux langues que les

Manguel estime nécessaires aux gens cultivés. Eux parlent espagnol et un peu français, de sorte que le jeune Alberto n'entrera en communication avec ses père et mère qu'après la chute de Perón en 1955, au retour de la famille en Argentine où il fréquentera l'école pour la première fois et fera l'apprentissage de l'espagnol. Néanmoins Alberto Manguel dit revoir son enfance comme une période de grand bonheur. Unique objet d'attention d'Ellin, une femme cultivée qui lui parle comme à un adulte, il entre tôt en contact avec les livres et comprend tout jeune que les histoires imaginaires peuvent éclairer la réalité. Sans compter qu'avec Ellin, il fait des voyages à l'étranger et acquiert un grand respect pour les choses intellectuelles et artistiques.

Après des études secondaires dans la meilleure école d'Argentine et une adolescence relativement libre, il ne supportera pas l'enseignement formaliste de l'université qu'il quittera après la première année. Nous suivons alors le parcours d'un autodidacte qui occupe différents emplois, rattachés de près ou de loin au livre : libraire, éditeur, journaliste, lecteur d'épreuves, écrivain et conférencier. Les lieux, continents et pays où l'entraînent ces métiers, et ses rencontres avec des écrivains, éditeurs et

artistes, servent de fil conducteur à cette série d'entretiens menés en 2007. Au cœur de ces rencontres, les livres et la littérature, auxquels sont rattachées des considérations sociales et politiques, des anecdotes également, susceptibles de rejoindre un large public.

À l'approche de la soixantaine, Manguel s'est fixé pour la première fois et a enfin pu s'entourer de tous ses livres dans une bibliothèque construite selon ses plans avec les pierres d'un ancien château. Il a trouvé son port d'attache, son lieu de délices.

Pierrette Boivin

Sous la dir. d'Yvan Lamonde
et Jonathan Livernois
CULTURE QUÉBÉCOISE
ET VALEURS UNIVERSELLES

Presses de l'Université Laval, Québec, 2010,
451 p. ; 39,95 \$

Le Cirque du Soleil, Robert Lepage, Céline Dion, Marie Chouinard, Jean-Paul Riopelle, Charles Taylor, Arcade Fire, Yann Martel, Michel Tremblay, Denis Côté, etc. ; la liste est longue d'artistes et d'intellectuels québécois qui ont percé hors des frontières du Québec, qui sont reconnus sur la scène mondiale et qui participent au déploiement de la culture québécoise dans le monde. Ce constat impose une question générale : comment s'insère le Québec dans l'universel, comment sa culture est-elle en mesure d'intégrer un univers mondialisé, à la fois dans le sens d'y appartenir et de s'en servir à ses propres fins ? Dans *Culture québécoise et valeurs universelles*, essai issu d'un colloque ayant rassemblé des chercheurs universitaires d'Amérique du Nord et d'Europe, Yvan Lamonde et Jonathan Livernois cherchent à comprendre la place du Québec à travers sa culture. Si cet essai s'adresse principalement aux universitaires et demande des connaissances dans tous les domaines des sciences humaines, il permet néanmoins de bien saisir les dynamiques à l'œuvre dans la culture contemporaine (l'axe dominant des études), notamment dans le domaine littéraire, qui occupe la part la plus im-

Pour une vraie pensée de gauche

Pour qui s'interroge sur ce que signifie aujourd'hui penser et agir vraiment à gauche, ce court essai a le mérite d'aborder une difficulté incontournable qui, pour être surmontée, ne doit craindre ni l'éclatement de profonds différends, ni l'affrontement des idées au sein de débats passionnés. Pierre Mouterde le souligne : « [...] toute la question est là, [...] penser une utopie *qui soit en même temps stratégique*, c'est-à-dire qui se donne les *moyens pratiques* de réaliser ses rêves et ses aspirations ».

Partant de la description de la logique sociale du capitalisme, de ses mécanismes économiques et de l'illustration de ses effets pervers lors de la plus récente crise financière, l'auteur entame le procès d'un système « inégalitaire, anarchique et mortifère » dans la perspective « d'en finir avec lui ». Il s'agit donc de comprendre ce qui doit être dépassé, de définir la teneur du combat politique qui en découle et d'identifier la médiation susceptible de s'engager dans cette voie.

Mais d'abord, un constat réaliste : sur le plan des luttes sociales et de l'affirmation des diverses solutions de rechange à la logique du Capital, nous sommes passés depuis plus de deux décennies d'un « mouvement ascendant de contre-hégémonie » sur la scène internationale à une « relance capitaliste d'envergure » qui se combine à une « crise d'orientation sociopolitique ». Ainsi, pour aborder les « conditions pour un changement » et penser l'instrument politique pour y travailler, il est important selon l'auteur de renouer avec la mémoire de luttes durement menées et de tracer de nouveaux bilans, actualisés à la lumière d'un projet émancipateur redéfini, nourri de nouvelles expériences et sensibilités politiques.

Les axes de ce renouvellement devraient se reconnaître dans « l'exigence démocratique » sans concession ; dans la rupture vis-à-vis non seulement des politiques néolibérales, mais aussi du capitalisme et du « mode civilisationnel » de la marchandisation du monde ; et enfin, dans une « action sociopolitique unificatrice » pour contrecarrer le pouvoir des possédants et penser la dimension stratégique de la consolidation d'un contre-pouvoir. C'est ce dernier rôle que devrait assumer cet instrument politique essentiel, « l'organisateur collectif pluriel », prenant en charge rassemblement et coordination des mouvements et énergies individuelles dans une perspective de lutte commune.

La question de l'alternative dans le paysage politique québécois est enfin abordée alors que l'auteur introduit une discussion sur les faiblesses et les inconséquences de la mouvance anarchiste. Mais c'est dans la toute jeune expérience de Québec solidaire qu'il croit repérer certaines potentialités et place des espoirs. Mais là encore, l'écueil demeure, des choix difficiles devront être faits, posant la question des ruptures sur divers plans et celle des médiations nécessaires à élaborer en lien avec une orientation stratégique conséquente.

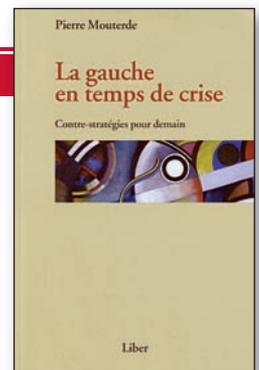
Daniel Dompierre

Pierre Mouterde

LA GAUCHE EN TEMPS DE CRISE

CONTRE-STRATÉGIES POUR DEMAIN

Liber, Montréal, 2011, 124 p. ; 16 \$



portante de la réflexion, et possiblement la plus réussie.

L'ouvrage est composé de vingt-sept articles, répartis en cinq sections, plus un texte programmatique de Georges Leroux qui place avec à-propos les balises de la réflexion. Sans être en mesure de rendre justice à la richesse du propos, je signale néanmoins quelques réussites, celles, dans la première section, de Hans-Jürgen Lüsebrink, d'Ursula Mathis-Moser et de Józef Kwaterko, qui présentent des objets d'étude pertinents, bien traités et souvent

originaux. La deuxième partie de l'essai met en évidence la pensée de Fernand Dumont, qui est prise à bras-le-corps par beaucoup de collaborateurs, comme si la question de la spécificité et de l'universalité québécoises n'était pensable que par ce détour. L'intérêt pour Dumont est valable et approprié, mais dans ce contexte, il semble démesuré. Même s'il y a de bons articles dans les trois dernières sections (Jolicœur, Bories-Sawala, Boisclair, Saint-Matin), de trop nombreux textes pèchent par excès de généralités,

par un usage trop fréquent de la nomenclature ou par un cadre trop ou mal balisé, ce qui rend la lecture de l'ouvrage fastidieux par moments. Néanmoins, il y a dans cet essai des idées intéressantes sur la conciliation entre le local, le national et le global, dans la mesure où les expériences les plus stimulantes concernent les enjeux des hybridations discursives et sociales effectuées au Québec.

Michel Nareau ►